

FREE PARTY

LES DIGGERS DE SAN FRANCISCO

QUAND J'AI COMMENCÉ À M'INTERROGER SUR LA GRATUITÉ, on m'a vite aiguillé sur les Diggers, censés en avoir les premiers fait leur cheval de bataille. Je me suis alors rendu compte que l'histoire de ce groupe des années 1960 illustre bien les problèmes que me semble poser la mise en avant de cette idée, comme objectif politique. Mais si ce groupe est si intéressant, c'est surtout parce qu'il n'a pas visé *que la gratuité*. Il l'a articulée à d'autres principes, plus pertinents à mes yeux : l'autogestion, l'ouverture affinitaire contre l'organisation en cellules secrètes, l'autonomie politique comme refus de s'adresser aux institutions, que ce soit pour contester ou pour revendiquer, le sens de la récup' et de la débrouille, l'ancrage local sur un territoire et dans une communauté, le souci de l'anonymat comme rempart contre le leadership et les médias, le « théâtre guérilla » comme moyen de créer du politique sans tomber dans l'affrontement armé, le sens de la provocation et du scandale, etc.

Malgré tout, la découverte de ce groupe ne m'a pas vraiment emballé. Sans doute est-ce lié au fait que les deux bouquins que j'ai lus à leurs propos laissent à désirer, sur le plan politique. Dans *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco (1966-1968)*, Alice Gaillard raconte la « légende » du groupe en le remettant dans le contexte de l'Amérique des années 1960, sans que cela ne soit l'occasion d'une réflexion politique approfondie. Quant à *Ringolevio. Une vie jouée sans temps morts*, ce n'est que l'autobiographie exaltée de l'une des grandes gueules du groupe, Emmett Grogan, personnage narcissique qui semble ne s'intéresser à la politique, au cours du brève intermède que constitue son chapitre « Diggers », que par goût de l'aventure : car ce qu'il cherche en fait, comme nous l'indique le sous-titre de son roman, c'est l'intensité — qu'il trouve sinon dans la drogue, les transgressions de toutes sortes et la multiplication des « expériences ».

Mais l'insatisfaction politique que j'ai ressentie à ces lectures est aussi liée au fait que, même si l'ampleur de ce qu'a fait ce groupe force le respect, son discours m'a paru assez faible. Tout entier axé sur le *free*, terme équivoque qui signifie à la fois « libre » et « gratuit », il semble poser une équivalence entre ces deux notions ou, pour ne pas le dire du point de vue d'une langue qui les distingue, jouer sur cette ambiguïté sans la lever, comme si la liberté s'identifiait à la gratuité, comme s'il suffisait de mettre en place un certain nombre de services gratuits pour assurer la liberté.

A première vue, on pourrait croire que les Diggers faisaient ici le même raisonnement que les défenseurs des services publics et les promoteurs du revenu social garanti : les biens et les services gratuits sont accessibles à tous, riches ou pauvres, et ne poussent donc personne à vendre sa force de travail ; la gratuité assure donc l'égalité et la liberté de tous, au moins à l'égard de la contrainte salariale. En outre, elle concrétise le rêve de pouvoir se passer d'argent, au moins partiellement, là où elle est mise en place.

Mais si leurs slogans et leur recours incantatoire au *free* semblent aller dans ce sens, celui d'une valorisation inconditionnelle de la gratuité, il y a chez eux, de manière plus souterraine, des éléments indiquant qu'à leurs yeux, l'autonomie primait en fait sur la gratuité.

Alice Gaillard, *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco (1966-1968)*, L'Echappée, Montreuil, 2009.

Emmett Grogan, *Ringolevio, une vie jouée sans temps mort*, Gallimard, Paris, 1998.

Par principe, les Diggers refusaient en effet de revendiquer, de réclamer, de s'adresser à l'État. Ils pensaient qu'il faut faire les choses soi-même, en se débrouillant indépendamment de toutes les institutions — et c'est *par cette autonomie* d'action et d'organisation, plus que *par la gratuité* qu'ils mettaient en œuvre, qu'ils ont incarné un moment de liberté. Par ailleurs, ils étaient conscients que la gratuité peut devenir, hors des contextes d'autonomie, un moyen d'humilier les gens, de les surveiller ou d'entériner leur dépendance (que l'on pense à la charité ou aux services publics, dont la gratuité se double du contrôle des ayants-droits). En conséquence, ils ne se concevaient pas comme une nouvelle « armée du salut », mais comme le théâtre où chacun pouvait mettre en scène, à sa manière, son aspiration à un monde libéré de l'argent.

Enfin, le trajet politique des Diggers les a conduit, on le verra, à redéfinir le *free* dans un sens qui insiste plus sur l'autonomie que sur la gratuité. Ce que nous enseigne l'histoire des Diggers, au-delà de leurs slogans, c'est donc, en quelque sorte, que *la gratuité en tant que telle ne vaut rien*. Ce qui importe, ce n'est pas tant le *free* de *Free Store* que celui de *Freedom*. C'est du moins ce que je retiens de leur expérience, dont je vais aussi essayer de restituer d'autres aspects intéressants.



À l'origine des Diggers, il y a (entre autres) une troupe de théâtre, la *San Francisco Mime Troupe*. Fondée en 1959 par un marxiste proche de la Nouvelle Gauche, elle s'inspire de la *commedia dell'arte*, envisagée comme « l'expression de la classe ouvrière », et des dramaturges européens contemporains (Brecht notamment) pour faire du théâtre une avant-garde de l'émancipation sociale.

D'un côté, il s'agit de faire la satire de la société américaine raciste, impérialiste et moraliste, et de le faire en rompant avec le cadre du théâtre bourgeois, confiné dans un lieu établi dont l'accès est payant : s'il faut utiliser la scène pour porter la contestation au-delà des cercles militants, il faut aussi la dresser hors des théâtres, en l'occurrence dans les parcs, afin de s'adresser, sur la seule base du chapeau qui tourne, à un public plus populaire. D'un autre côté, il s'agit d'insuffler le changement social en mettant d'emblée en œuvre, au sein de la troupe, les principes d'une société émancipée : chacun y est le bienvenu, avec ou sans formation théâtrale ; les rôles tournent, on est acteur une fois et metteur en scène la suivante ; et quel que soit le rôle au sein de la troupe, tous participent aux réunions où les choix artistiques et les questions politiques sont discutés collectivement. Tout cela sera théorisé dans un manifeste de 1965 au titre évocateur : *Théâtre guérilla*.

Grâce à ses activités de rue, ainsi qu'à la réputation sulfureuse que lui font les autorités en l'accusant de subversion et d'obscénité, la *Mime Troupe* attire de plus en plus de jeunes. C'est dans leurs rangs que les fondateurs des Diggers se rencontrent, sur la base d'une insatisfaction : car s'il est question, dans la *Mime Troupe*, de « théâtre guérilla », on n'y fait en fin de compte que du théâtre, en restant coupé du peuple et des luttes politiques. Certains veulent aller plus loin, souhaitent partager plus que des activités théâtrales, et rêvent d'inventer d'autres manières de s'engager politiquement, en s'adressant aux gens plus directement que le permet le théâtre.

Pour leur installation collective, ils ont Haight Ashbury en tête, un quartier délaissé à la lisière d'un ghetto noir dont l'esprit communautaire, le caractère multiracial et les loyers très modérés attirent de plus en plus d'artistes, d'étudiants et surtout de jeunes en rupture. Car le quartier est en train de devenir la Mecque du mouvement hippie naissant. Début 1966, le *Psychedelic Shop* y ouvre ses portes, premier magasin à proposer ce dont les adeptes des acides peuvent avoir envie : disques, panoplie du fumeur de joints, littéra-



ture mystique et ésotérique, ainsi qu'une salle de méditation pour prendre du LSD relax... La communauté hippie du quartier ne compte alors pas plus de mille personnes. Un an plus tard, soixante-quinze mille jeunes seraient venus grossir ses rangs, attirés de tous les Etats-Unis par l'image médiatique de San Francisco en général et de ce quartier en particulier ! Pour les Diggers, il faut faire quelque chose, à la fois parce que ce *raz de marée* posent de multiples problèmes (de logement, de santé, etc.), et parce qu'ils partagent la révolte de ces jeunes qui fuient le domicile paternel ou cherchent à échapper à l'armée. Contre toutes les forces de récupération et d'assagissement, ils vont donc tenter de les organiser, de les *politiser*.

Fuck the New Left ! Let's dance for the death of the Hippie

Un quartier en pleine explosion, une communauté hippie en voie d'éclosion : c'est dans ce contexte que les Diggers vont se trouver. Sur le plan politique, ils partagent un double rejet : celui de l'apolitisme des hippies, et celui de l'intellectualisme de la Nouvelle Gauche (terme qui désigne l'ensemble des mouvements de contestation issus de la protestation étudiante des années 1960). Ou plutôt, ils prennent leur distance à leur égard, car ils entretiennent des rapports ambivalents avec ces deux mouvements dont ils sont en partie issus, et qu'ils vont tenter de faire se rejoindre.

D'un côté, ils se sentent proches de ces jeunes qui affluent à Haight : eux aussi s'insurgent contre la guerre du Vietnam et le « rêve américain », eux aussi croient à la vertu subversive de l'amour. Mais ils déplorent le manque de conscience politique de ceux que les médias ont baptisés les « enfants-fleurs », en en faisant d'emblée le folklore inoffensif qu'ils ont fini par devenir. Ils les voient toujours plus nombreux à traîner dans les rues en attendant leur prochain trip, au lieu de s'organiser pour construire un monde où leurs aspirations libertaires pourraient devenir réalité. En fait d'organisation de cette communauté naissante, il n'y a que les revues psychédélics et ceux qui les vendent, les commerçants hippies qui se sont mis à pulluler dans le quartier et se sont regroupés au sein du *Haight Independent Proprietors*, que l'acronyme HIP transforme en voix de la communauté hippie. Dans leurs premiers tracts, les Diggers dénoncent la manière dont les commerçants HIP marchandisent une révolte tournée contre le consumérisme, ainsi que l'« ânerie monumentale » du « psychédéisme transcendantal » des gourous du LSD (*Ringolevio*, p. 340). S'ils prennent des trips et y voient eux aussi un moyen de libération personnelle, ils veulent rendre sa consistance politique à la révolte de la jeunesse, au lieu de la noyer dans un charabia mystico-ésotérique.

Cette critique de l'apolitisme des jeunes hippies rapproche les Diggers de la Nouvelle Gauche, qui affiche clairement ses ambitions révolutionnaires. Mais les Diggers ne se reconnaissent pas dans la manière dont les étudiants envisagent l'action politique révolutionnaire. Pour eux, les militants de Berkeley sont coupés du peuple et des problèmes concrets qui se posent aux opprimés, parce qu'ils ont une approche trop théorique, trop intellectualiste de la politique, plus tournée vers la bataille des idées que vers l'*organisation pratique collective*. Par ailleurs, les Diggers aspirent à une politique qui aille au-delà de la sphère publique proprement dite, afin de *politiser le quotidien* et les espaces dits privés. Enfin, ils veulent s'organiser *dès maintenant* pour vivre selon leurs idéaux, sans attendre la révolution, en espérant seulement donner l'exemple, inciter les autres à faire de même et faire ainsi boule de neige — c'est la raison pour laquelle ils se baptisent « Diggers », en référence à un groupe anglais du XVII^e siècle qui, pour manifester son opposition à la propriété privée et au salariat naissants, avait décidé de montrer l'exemple en se réappropriant *sur le champ* des terres en friches. À leurs yeux, la révolution ne doit pas être remise à plus tard, elle peut se faire ici même. Et ils vont tenter le pari de la lancer avec les jeunes hippies qui, à leurs yeux, pourraient constituer une énorme force révolutionnaire, si du moins on réussissait à les libérer du « psychédéisme transcendantal ».



17%

De même qu'ils ont dit *fuck* à la *Mime Troupe*, ils vont dire « *Fuck the New Left* » dans un de leurs premiers tracts, puis organiser en grande pompe une parade pour fêter la mort du Hippie !

Free food : it's free because it's yours !

Après avoir distribué une première série de tracts appelant à combler le fossé qui sépare le psychédélisme de la pensée radicale, les Diggers vont essayer de faire un pas de plus pour politiser la communauté en gestation de Haight. Comment faire pour qu'elle prenne conscience d'elle-même en tant que communauté et même, compte tenu des mobiles contestataires qui sont à sa base, en tant que communauté politique ? Et comment l'inciter à s'organiser pour mettre en œuvre cette autre manière de vivre ensemble à laquelle elle rêve les yeux ouverts ? Les Diggers cherchent une action exemplaire pour lancer la dynamique, et la trouvent dans l'idée d'organiser, chaque jour, une grande bouffe gratuite dans un parc (ils tiendront 8 mois !). Il s'agit d'abord de pallier à un problème criant qui se pose à la communauté : nombreux sont les jeunes de Haight qui n'ont pas un rond pour se nourrir. Mais les Diggers ne veulent pas faire la charité, ils veulent inciter les gens à les rejoindre pour se réapproprier cette initiative — d'où le slogan : « c'est gratuit parce que c'est à vous ! » Il s'agit en effet de créer un espace où se rencontrer et s'organiser — et c'est bien ainsi que les Diggers vont devenir un véritable collectif. Enfin, il s'agit aussi de mettre en scène le rêve partagé d'une société où l'argent ne serait pas roi, comme le symbolise un immense cadre de bois, appelé *Free Frame of Reference* (libre cadre de référence), qu'il faut passer avant de remplir sa gamelle, comme si l'on abandonnait de cette manière le « cadre » d'une société où *tout se paie*.

Très vite, le collectif se renforce de toutes celles et ceux qui veulent bien participer aux récup' nécessaires, à la cuisine, à la distribution. Les idées furent alors. Une semaine après le début des *free food*, les Diggers organisent le « jeu de l'intersection », consistant à bloquer, par une parade théâtrale, le carrefour central du quartier, afin d'inciter les gens à se réapproprier l'espace public. Dans la foulée, ils ouvrent leur premier *Free Store* : on peut y trouver de tout sans dépenser un rond, et dépasser les rôles stéréotypés du jeu marchand qui oppose clients et responsables (si quelqu'un demande qui est le responsable, on lui dit que c'est lui). Régulièrement fermés par les flics puis ré-ouverts ailleurs, les *Free Store* des Diggers seront aussi des lieux de réunion, des salles de projection, des dortoirs où les derniers arrivés pourront passer quelques nuits, ainsi que des lieux où consulter des avocats ou des médecins bénévoles (*Free Doctor*). Peu après, la *Free Bank* est mise en place (elle durera trois ans) : une caisse commune où l'on peut mettre de l'argent ou en prendre, en fonction des besoins. Alimentée par les membres du groupe ainsi que par des soutiens extérieurs (et notamment les commerçants HIP auxquels les Diggers donnent mauvaise conscience), il s'agit de « libérer l'énergie de l'argent afin que tout le monde en profite » (sur un tract). Pour inciter à la critique de l'argent, les Diggers organiseront aussi une grande parade intitulée « Mort de l'argent, naissance de Haight », et s'amuseront souvent à brûler la *free money* qu'on leur propose, histoire de symboliser leur détachement à l'égard de ce « mal non nécessaire ». Puis ils organiseront les premiers concerts gratuits, avec bouffe, bière et acide offerts, ainsi que la plus grande « bacchanale orgiaco-psychédélique » qu'on ait vu à San Francisco, où les participants étaient invités à réaliser leurs fantasmes les plus fous et à se libérer de leur « identité mentale institutionnelle et figée ».

Everything is free, do your own thing !

Peu à peu, *free* devient le maître-mot des Diggers, dans un sens qui dénote le plus souvent la gratuité, mais pas toujours. Neuf mois après avoir commencé leur agitation, ils publient une sorte de manifeste ou de programme qui explique comment constituer une *Free City*. La « ville libre » se propose de



FREE

coordonner les « familles libres » (*Free Families*) qui la composent, c'est-à-dire les divers groupes révolutionnaires (Diggers, Black Panthers, Provos, etc.). Tout en gardant leur autonomie, elles sont invitées à mettre en commun leurs ressources afin de mutualiser les infrastructures dont chacune a besoin pour intensifier ses activités politiques : un centre de communication et d'information, un service gratuit et quotidien de distribution de nourriture, des fermes où s'approvisionner et se mettre au vert, un garage-atelier, des dispensaires gratuits, des écoles, etc.

« Tout est libre et gratuit, fais ton propre truc », tel est donc le crédo des Diggers. D'un côté, on peut y lire un appel à l'autonomie, une invitation à ne pas se laisser inhiber par les discours qui, en insistant trop sur les obstacles, finissent par décourager les désirs de liberté – appel qui sera plus tard dévoyé par le *Just do it* chantant les vertus de la performance individuelle. Mais d'un autre côté, je ne peux pas m'empêcher d'entendre aussi, dans les deux propositions de ce crédo comme dans la « signature » des Diggers (*it's free because it's yours*), la vieille idée que désormais, tout serait là pour l'émancipation : dans le cadre du capitalisme industriel et de la société de consommation pleinement développés, il y a tant de choses à récupérer qu'il serait enfin possible de développer une vie libérée de l'argent et du consumérisme. De fait, comme le dit un disciple des Diggers établi à la campagne, « le sol que les Diggers de 1966 ont labouré n'était pas de la vraie terre [contrairement aux Diggers de 1649], mais les déchets et les surplus d'une ville prodigue et gaspilleuse » (*Les Diggers*, p. 68-69). En quelque sorte, ils proposaient un « socialisme des restes » : une contre-société émancipée fondée sur le partage des sous-produits de l'exploitation la plus débridée... Et l'autre versant de cette fascination pour l'abondance industrielle et ses vertus « dialectiques » (en ce sens que le dépassement de l'argent et du consumérisme serait rendu possible par leur plein développement) est un engouement pour l'ère numérique en gestation. C'est ainsi que les Diggers ont pu écrire sur des tracts : « Louez des ordinateurs pour faire la révolution ! » Ou : « Quittez vos emplois, les ordinateurs feront mieux ! ».

Avec le recul, il y a bien quelque chose de naïf dans ces idées qui, il faut le rappeler, étaient largement partagées à l'époque. On sent l'influence du marxisme dans cette foi progressiste en la possibilité de se réappropriier *tout simplement* les produits du développement capitaliste. Mais il y a quelque chose que les Diggers n'ont pas retenu de Marx, et qui doit être rétorqué à tout éloge de la gratuité : l'injustice et l'oppression capitalistes ne se jouent pas tant dans la distribution que dans la production des marchandises ; si l'on veut comprendre et dépasser ce système, il faut donc pousser la porte de l'usine où il est écrit « Défense d'entrer ». Voilà ce que les Diggers n'ont pas fait, au moins dans la première phase de leur parcours, puisque le thème de la gratuité occultait complètement la question de la production, de ses moyens et de ses fins. Du coup, ils ne pouvaient que réduire le problème de la liberté à la question de l'accès (payant ou gratuit, c'est-à-dire « réservé » ou « libre ») aux marchandises que le système nous propose, en oubliant que ce qui entrave aujourd'hui l'autonomie, ce sont justement ce système et ces marchandises.

Back to the land

Est-ce la prise de conscience de ces problèmes qui a conduit une grande partie des Diggers à prendre la clef des champs et à tenter le « retour à la terre » ? Ou bien est-ce la répression et la dégradation de l'atmosphère de Haight, rapidement devenu un repaire de junkies et de dealers ? Que cet « exode urbain » ait été massif (en 1970, il y a plus de cinq cent communautés rurales en Californie) suggère que ce « grand départ » n'était pas seulement lié à la situation particulière de Haight, mais surtout à des aspirations (comme celle de se passer de l'argent) qu'il semblait de plus en plus difficile de réaliser en ville. Toujours est-il qu'ils ont rapidement déserté Frisco, certains pour continuer leur quête solitaire d'intensité, la plupart pour tenter de mettre en œuvre, loin des grandes métropoles, leur désir d'autonomie.

Moins de deux ans après avoir distribué leurs premiers tracts, les Diggers se dispersent donc à la campagne. Mais le groupe ne se dissout pas pour autant. En fait, il se recompose sur de nouvelles bases. Plusieurs lieux sont ouverts en Californie, plus ou moins loin de Frisco, selon le principe du *free* : des maisons où l'on peut séjourner quelque jours, des fermes collectives ou des terrains en *open land*, où chacun peut s'installer et rester le temps qu'il veut. La famille libre des Diggers, c'est alors un réseau de deux à trois cents personnes qui passent de lieux en lieux, se filent des coups de mains, partagent les aides sociales dont certains bénéficient et montent des projets artistiques ou politiques ensemble.

Sur le plan politique, une nouvelle direction est prise, plus écologique, insistant à la fois sur l'autoproduction et sur la lutte contre les effets du développement industriel (ils s'engagent contre la déforestation et pour la préservation d'espèces menacées), comme s'ils avaient pris conscience des impasses du développement économique, après avoir cru en ses vertus libératrices. De manière très schématique, on peut dire qu'il ne s'agit plus, dès lors, de créer une « contre-société » au cœur des mégapoles, qui vive gratuitement sur le dos du système, mais de fonder des communautés à la campagne et d'assurer une part de la subsistance de tous. Ce ne sont plus les produits du système qu'il s'agit de se réapproprier, mais des savoir-faire qui permettent de vivre *sans lui*. Le mot *free* change légèrement de sens, connotant désormais moins la gratuité que l'autonomie.

Rémi

MONEY IS AN UNNECESSARY EVIL

IT IS ADDICTING.

IT IS A TEMPTATION TO THE WEAK (MOST OF THE VIOLENT CRIMES OF OUR CITY
IN SOME WAY INVOLVE MONEY).

IT CAN BE HOARDED, BLOCKING THE FREE FLOW OF ENERGY
AND THE GIANT ENERGY-BOARDS OF MONTGOMERY STREET WILL SOON GIVE RISE
TO A SUDDEN AND THUS EXPLOSIVE RELEASE OF THIS TRAPPED ENERGY, CAUSING
MUCH PAIN AND CHAOS.

AS PART OF THE CITY'S CAMPAIGN TO STEM THE CAUSES OF VIOLENCE
THE SAN FRANCISCO DIGGERS ANNOUNCE A 30 DAY PERIOD BEGINNING NOW DURING
WHICH ALL RESPONSIBLE CITIZENS ARE ASKED TO TURN IN THEIR MONEY.

NO QUESTIONS WILL BE ASKED.

BRING MONEY TO YOUR LOCAL DIGGER FOR FREE DISTRIBUTION
TO ALL. THE DIGGERS WILL THEN LIBERATE IT'S ENERGY ACCORDING TO
THE STYLE OF WHOEVER RECEIVES IT

Un des premier
tracts des Diggers.